

L'Éclair  
30 mai  
23

# Réponse à M. André Gide ou la burlesque équipée de M. t'Serstevens

M. André Gide m'a répondu. Il paraît que M. Giraudoux va me répondre. Tout va bien. Quelle que soit la qualité de ces réponses, elles sont les bienvenues. Nous vivions dans un silence béni et l'iceberg gérardique et la banquise gidarde étendaient leur froid désert sous nos yeux. Une voix s'élève, vite écoutons...

A vrai dire, M. André Gide a trouvé le moyen de me parler sans m'adresser la parole. De tout autre que lui cela eût étonné. Mais l'auteur de *Paludes* (de qui un romancier me disait un jour qu'il « regarde toujours ses interlocuteurs par la bande ») fait, si l'on peut ainsi parler de la polémique par carambolage. Ayant à me parler, il écrit à M. t'Serstevens. Et pour que son correspondant n'oublie pas de me montrer une lettre, il la publie dans un journal. C'est assez commode. Mais le procédé n'est peut-être pas du goût de M. t'Serstevens. Nous saurons dans un moment pourquoi.

Il y a quelques mois, je donnais à M. F. Lafèvre une interview pour le journal les *Nouvelles littéraires*. Au cours de cette conversation, je fus amené à mettre en cause M. André Gide et ses amis. Cela fit quelque bruit. Trop de bruit au gré de certain.

Or, le lendemain, je reçus de M. t'Serstevens un exemplaire de son dernier roman. Ce volume portait une dédicace dont nous publions ici le fac-simile (non sans un petit échoppage à quoi nous oblige le respect de nos lecteurs).

Je ne connaissais aucunement M. t'Serstevens, que je rencontrai par la suite, sous un porche où il attendait que la pluie cessât de noyer le Faubourg Montmartre. J'étais en compagnie de Clément Vautel. Présentations.

— Monsieur, dis-je à M. t'Serstevens, je vous ai écrit ce matin, pour vous remercier de votre livre et de votre adhésion... Je profitai de la circonstance pour an-

noncer à M. t'Serstevens la campagne que j'ai, depuis lors, menée dans l'*Éclair*. Il m'approuva, et dans les termes mêmes de sa dédicace. Je pris cela pour de l'esprit la suite. En vérité, j'aurais dû me méfier. L'accent martial est loin d'être la garantie du courage ; les excès de la parole masquent bien souvent le défaut du caractère. Et puis, l'expérience de la guerre est assez proche, qui nous montra que les vrais émules de l'héroïque Cambronne ne sont point les gens qui se servent le plus volontiers de son langage. Bref, M. t'Serstevens étant venu à moi de son plein gré, s'en alla sans crier gare. A plusieurs reprises, son nom figura dans les listes que je publiai ici, sans qu'il protestât.

Or, samedi dernier, M. André Gide publiait dans les *Nouvelles littéraires* sa « lettre ouverte » à M. t'Serstevens. C'était, on le vit dès les premières lignes, une réponse. M. t'Serstevens avait, le premier, dressé à M. Gide une lettre, ou celui-ci avait trouvé la marque d'une « évidente bonne foi ». Ici, je crois devoir citer M. Gide :

« Croyez que je ne suis pas insensible au témoignage de votre admiration et de votre estime. Vous n'êtes pas le seul, sans doute, de ceux dont un H. B. (qui n'a rien de Stendhal) exploitant de petites et secrètes rancunes cherche à former une meute, et diriger les aboiements contre moi, qui commence à comprendre que le rôle qu'on veut lui faire jouer manque un peu d'élégance. »

Aux personnes qui prendront la peine de relire ce modèle de style genevois, il apparaîtra sans conteste que M. t'Serstevens a trahi une cause qu'il avait défendue de son plein gré. Les termes dont se sert M. André Gide : « Vous êtes de ceux... qui comprennent, etc. » sont manifestement empruntés à la lettre de M. t'Serstevens. Quoi qu'il en soit, cette manifestation de M. Gide place M. t'Serstevens dans une posture fort plaisante. Il est, à son tour, le machiavel de vaudeville qui se démasque en perdant sa culotte.

Voilà un homme à qui personne ne demandait rien, qui n'avait d'autre souci que de surveiller la mévente de ses livres et d'attendre le prix Robichon. Il entend parler d'une querelle d'écrivains. Aussitôt il se met à piaffer comme un cheval de bataille. Il réclame sa place, il veut être enrôlé ! On l'enrôle. Huit jours plus tard, il passe furtivement à l'ennemi. Qu'en pensez-vous ? Je ne le demande pas à M. Gide ; car M. Gide a laissé, dans sa lettre publique, percer son mépris pour M. t'Serstevens.

Quant à nous, l'incident nous enchante. M. t'Serstevens proteste qu'il « souffrite vivre à l'écart ». Il peut être tranquille. Les gens de cœur lui ménageront une retraite excellente. Cet amateur de solitude sera comblé.

Mais la lettre de M. Gide ne parle pas seulement de M. t'Serstevens ; et ce qu'elle dit mérite notre attention. M. Gide nous raconte la naissance et la prospérité de la N.R.F. : « Je hais, dit-il, les complaisances intéressées et c'est précisément par protestation contre ces « meurs

littéraires » que se forma notre groupement. » Voilà de l'humour ; ou plutôt voilà de la blague. Si M. André Gide le désire, je dirai les vraies raisons qui présidèrent à la formation de son groupement. Si quelqu'un que je sais avait voulu écouter les premiers accents du gidisme intégral, M. Gallimard n'aurait jamais entendu parler de M. Gide. A cela M. Gide répondra que charbonnier est maître chez lui. Il est vrai. Mais écrivez en parlant de la N.R.F. : « Ne croyez pas que nos auteurs dans les pages critiques de notre revue jouissent de particuliers privilèges et bénéficient d'un traitement de faveur... » écrivez cela, aux lendemains de l'affaire Romains-Boissard, c'est pousser un peu loin l'insoupçon de la rigolade. Rappelons en deux mots que mon confrère Maurice Boissard dut quitter la N.R.F. (où il rédigeait le feuilleton de critique dramatique) pour avoir médité d'une fort sottise pièce de M. Romains. L'article de M. Boissard fut soumis à Romains, qui, en vrai Tristotin, se mit à trépigner de colère et s'opposa formellement à l'insertion. Voilà pour les mœurs d'un groupe formé dans le dessein de combattre les « complaisances intéressées ».

A cela M. Gide oppose de la manière la plus inattendue l'article élogieux que je fis à propos de sa pièce : *Saül*, dans le *Mercure de France*. Déjà je combattais M. Gide, et ses romans. Je pris soin de le dire avant de louer *Saül*, et j'ajoutai : « Eh bien ! tous les partis pris du monde ne me feront point dire du mal de *Saül*. C'est un ouvrage inégal, mais c'est un bel ouvrage, avec de pathétiques instants. » M. Gide trouve cela d'une « candeur désarmante ». Que veut-il dire ? Que l'indépendance est une forme de la candeur ? Je crois plutôt qu'il a buté sur les mots partis pris. Si c'est cela, M. Gide connaît moins encore sa langue que je n'osais le supposer. J'y reviendrai, s'il le faut dans l'article.

fantôme » qui paraîtra bien un jour, et qui fera autrement crier M. Gide. Pour l'instant, je me borne à enregistrer que M. Gide me reproche d'avoir seul défendu dans la presse une pièce « à laquelle il attachait une certaine importance ». M. Romains fit de même lorsqu'après le prix Goncourt, je publiai, dans le *Petit Parisien*, sur mon concurrent malheureux, un article qu'il trouva d'abord « très chic, très généreux » et qu'il essaya d'employer ensuite à la façon de son maître, qui n'est pas une bonne façon.

De tout cela, il ne ressort rien. Même si Gide disait vrai, il établirait seulement qu'à la N.R.F. on ne pratique point l'éloge réciproque. Je n'ai que trop répondu à ces bouffonnes affirmations. Car il ne s'agit aucunement de ce qui se passe à la N.R.F. Il s'agit de ce qui s'est passé rue François-1<sup>er</sup>.

Si je suis bien renseigné, M. Giraudoux va enfin s'expliquer. Une fois de plus je dis que si M. Giraudoux nous donne personnellement des explications satisfaisantes nous reconnaitrons, de bonne grâce, que nous nous sommes trompés. Allons-nous enfin parler budgets ? Mais ce n'est qu'un on dit. Attendons.

HENRI BERAUD.

P.-S. — Dans le même numéro des *Nouvelles littéraires*, M. Mauriac, interviewé, dit : « La N. R. F. a fait en quelque sorte le trial de presque toutes les valeurs d'aujourd'hui ; il suffit d'aligner les noms. » Or, un peu plus tôt, M. Mauriac, parlant de son dernier livre *Le Fleuve de feu*, disait à M. Frédéric Lefèvre : « Ceux qui l'ont lu à la Nouvelle Revue française... »

Après cela, je n'aurai pas la cruauté d'aligner les noms de ceux qui, contemporains de Mauriac, n'appartiennent pas au « trust des valeurs d'aujourd'hui. » — H. B.

à Henri Béraud  
Pratiqué avec lui dans sa  
Même contre les ennemis  
et les puritains,  
et en vive admiration  
à H. Béraud